

LE LIEN



contact@amisdumasc.com

Le mot du président

Il était une fois en 1964, vous savez, le siècle dernier ! un groupe de Sablais bénévoles, volontaires et surtout passionnés, bien décidés à soutenir le Musée de l'Abbaye Sainte-Croix à peine créé. C'était la naissance de la Société des Amis du Musée. C'était bien, c'étaient les prémices d'une aventure qui se poursuit encore aujourd'hui.

Et l'année 2017 sera l'année de tous les records puisque nous venons de dépasser le cap des 500 adhérents !... Et « cerise sur le musée », Monsieur le Maire des Sables d'Olonne annonce les premiers travaux d'extension et de rénovation du MASC pour le premier semestre 2018.

Rendez-vous donc en 2018 ... pour la suite des aventures des irréductibles Sablais, Assemblée Générale le samedi 10 février, poursuite du Cycle de conférences de janvier à mai et de septembre à décembre, magnifique installation-performance d'Aurélien Bory le samedi 19 mai pour la Nuit des Musées, concert Vague de Jazz en juillet sans oublier pour la fin de l'année 2018 une nouvelle édition de la Biennale Belles Images Belles Pages dans la Croisée culturelle.

Jacques MASSON

Gaston Chaissac

Chroniques

MASC, du 15 octobre 2017 au 14 janvier 2018

Trois mois pour aller voir et revoir cette exposition exceptionnelle de Gaston Chaissac : les 150 œuvres entrées dans les collections du MASC depuis plus d'un demi-siècle, grâce aux conservateurs successifs, hier, principalement Henry-Claude Cousseau, aujourd'hui, Gaëlle Rageot-Deshayes, avec le dépôt de 100 œuvres pour 10 ans consenti par la famille Chaissac, et tout particulièrement, Annie, fille de l'artiste.

Gaston Chaissac au fil de la vie

1910-1920. Il est là, sur cette photo jaunie, Gaston Chaissac à l'âge de 9 ans, le gamin né à Avallon en 1910, l'œil malicieux, le sourire doux et confiant. La guerre est passée, le père, cordonnier, rentré, mais en 1919, il abandonne femme et enfants, et repart. Gaston Chaissac a souvenir de quelques cours de dessin donnés à sa sœur : gommage interdit.



1920-1930. En 1922, les parents divorcent. Gaston Chaissac, solitaire, sensible, commence bientôt sa ronde de déménagements et de petits métiers.

1930-1940. Sa mère meurt, en 1931. Alors, il vit tantôt dans la Nièvre, chez sa sœur, tantôt à Paris, chez son frère.



Dans l'immeuble de celui-ci, habite un couple de peintres allemands : lui, Otto Freundlich, marqué par le cubisme et l'expressionnisme, elle, Jeanne Kosnick-Kloss. En 1937, ils rencontrent Chaissac. Leur amitié sera pour la vie. Ils l'encouragent à peindre, le conseillent. Gaston Chaissac réalise des dessins à la plume et l'encre de Chine, où une cellule se multiplie sans fin, créant une figure complexe. Gaston Chaissac réside à la Maison Départementale de Nanterre, puis au sanatorium de La

cellule se multiplie sans fin, créant une figure complexe. Gaston Chaissac réside à la Maison Départementale de Nanterre, puis au sanatorium de La

Musse, à Arnières. Les médecins l'encouragent à peindre. Avec des crayons de couleur ou de la gouache il fait des petits personnages. Otto Freundlich et sa compagne présentent quelques-uns de ses travaux chez eux. Un ami peintre cubiste, Albert Gleizes, les voit, en achète un. Dès 1938, tous trois organisent la première exposition Gaston Chaissac à Paris.



En 1939, Chaissac est envoyé à la Cité Sanitaire de Clairvivre, en Dordogne. L'éloignement va développer ce qui deviendra une passion : la correspondance. A Clairvivre, il fait de la cordonnerie, de la peinture. Il accroche ses dessins aux murs de sa chambre.

On retrouve à l'exposition du MASC quelques dessins à la plume et l'encre de Chine, pleins d'humour. Ses gouaches montrent des personnages limités par un cerne noir, ce qui s'amplifiera, deviendra une constante.



1940-1950.

Clairvivre. Est-ce en raison de la guerre, de son dénuement, de sa curiosité ? Chaissac est inventif, et peint aussi sur des os, des souches, des pierres. Avec ses gouaches, il fait naître d'étranges figures cernées d'un gros trait noir.

Une exposition organisée au sanatorium est l'occasion de rencontrer Camille Guibert, une jeune institutrice vendéenne. Fin 1941, il apprend la mort de son frère, à 42 ans. Il s'évade par la correspondance. Ses amis le mettent en relation avec un autre peintre cubiste, André Lhote. En avril 1942, Gaston Chaissac quitte Clairvivre.



Saint-Rémy-de-Provence.

Où aller dans une France occupée ? Le peintre Albert Gleizes l'accueille près de Saint-Rémy-de-Provence, où il a réuni un groupe artistique et intellectuel. Gaston Chaissac y est bourellier et peint. Avec des couleurs claires, d'étranges figures, cernées d'un réseau de dentelle. Chaissac va rencontrer André Bloc, directeur de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*.



Vix. En décembre 1942, Gaston Chaissac parvient à gagner Vix, en Vendée. Il vient épouser Camille Guibert. Peu après naîtra leur fille, Annie. Camille, institutrice publique à Vix, sera nommée dans un autre bourg vendéen, Boulogne, à la rentrée scolaire 1943.

Boulogne. Là, Chaissac écrit, invente des contes dont les acteurs semblent évoqués dans ses peintures, avec la fantaisie d'une rêverie pour enfants. Nul cerne noir, ici (ill. ci-dessous), mais peut-être l'histoire d'une petite fille et d'une tortue, autour d'un gros monstre débonnaire ? Un conte pour une petite Annie de deux ans à peine ? A Paris, l'amie fidèle, Jeanne Kosnick-Kloss, lui organise une exposition en 1943. André Lhote recommande ce « Klee spontané » à son ami Jean Paulhan et l'incite à voir « les œuvres un peu folles de Chaissac...un pauvre bougre dans la misère, qui s'est fait cordonnier ». Il insiste sur la curiosité de ses « poèmes sans orthographe »... Jean Paulhan, lui aussi, se met à correspondre avec Chaissac. Celui-ci participe au Salon des Indépendants 1944, est remarqué par Raymond Queneau qui veut l'aider et lui enverra des couleurs pour peindre.

En 1945, Chaissac participe à plusieurs salons parisiens, en belle compagnie : Victor Brauner, Raoul Ubac, Camille Bryen, Jules Lefranc, Sablais d'occasion, qui devient un de ses correspondants. Sur la recommandation d'André Bloc, un de ses textes est publié dans une revue éditée par Aimé Maeght.





En 1946, Chaissac publie des contes chez un éditeur limousin. Un journaliste d'*Ouest-France* le présente à ses lecteurs : « J'ai découvert un Picasso en sabots, doublé d'un poète, égaré dans le bocage vendéen ». C'est l'époque où Camille a l'occasion de rapporter à son mari un livre sur Picasso. Gaston Chaissac le devore, s'en inspire : (ill. de gauche) des couleurs vives, des silhouettes imbriquées, est-ce un homme tenant une petite fille et une chaussure ? L'allusion aux liens serrés entre Chaissac, sa petite Annie et l'emblème du cordonnier ? Il continue d'explorer les possibilités de nouveaux supports parfois liés à l'activité de



Camille, tel le papier-buvard. Une simplification rapide à l'extrême. On dira bientôt que « le Picasso de Boulogne peint avec des épiluchures, des pelures d'oignons »... Pis ! On dira aussi qu'il peint « avec... le mot de Cambronne ».

La vie de Gaston Chaissac se dédouble. Rarement, il vient à Paris pour un salon. Il fait des rencontres, le peintre Auguste Herbin, l'éditeur Aimé Maeght. A Boulogne, la boîte à lettres où il jette ses correspondances et la peinture, qui accueille ses secrets, représentent l'Évasion.

1947. Jean Dubuffet lui obtient sa troisième exposition à Paris, à la galerie L'Arc-en-Ciel, 17 rue de Sèvres, avec catalogue préfacé par Dubuffet. Chaissac ira voir. Du coup, il agrandit ses formats, offrant quelques trios fantastiques, magnifiquement campés dans la page.



1948. Chaissac est à Paris pour l'exposition « Les artistes autodidactes », où il rencontre l'écrivain Michel Ragon. Anatole Jakovsky, critique d'art, commence à lui écrire. En même temps, il participe au Salon de Nantes ; assoiffé de reconnaissance locale, il expose à la kermesse de Boulogne, à l'exposition des Indépendants de Vendée. *Ouest-France* évoque « le curieux artiste de Boulogne... Cordonnier sans travail, marié à une institutrice publique... Il s'enfoncé le plus loin possible dans les sentiers perdus de la forêt surréaliste, cubique, concentrique, naïve, indépendante ». Jugement sans appel dans une Vendée alors aussi religieuse que conservatrice. A Boulogne, Chaissac dérange, même si une aubergiste lui commande deux panneaux d'« irréalités » : ils ont été détruits, comme ont été détruites ces peintures, ces lettres, dont Chaissac, assoiffé de dialogue, inondait son entourage. Chaque lettre était ainsi : « étrange. Pliée en quatre, expédiée sans enveloppe...écrite en tous sens sur des morceaux de papier d'emballages, de couverture de cahiers, ou au verso de vieilles affiches ».

Sainte-Florence-de-l'Oie

A la rentrée 1948, Camille est nommée à Sainte-Florence-de-l'Oie. Chaissac peut ironiser sur le peu d'importance des signes. Un peintre sablais, Élie-Séraphin Mangaud, commence pourtant à le comprendre, et confie à *Ouest-France* :

« Le vent dans les feuilles, le cri d'un oiseau blessé, un éclair, un parfum,...il le chante avec son âme d'enfant ». Lors de ses promenades, il ramasse des racines, « sculptures naturelles » dont il fait des empreintes. Sur les murs extérieurs des toilettes de l'école, il trace au charbon ses « géants de muraille », qui deviennent bientôt « dandys de muraille ».



Chaussac commence à collaborer aux éditions Gallimard, avec « Lettres de Gaston Chaussac ». En février 1949, Jean Dubuffet vient à Sainte-Florence-de-l'Oie pour le faire participer aux expositions d' « Art brut », en particulier à la galerie René Drouin, « L'Art Brut préféré aux arts culturels ». L'écriture devient de plus en plus importante

pour Chaussac : il l'intègre à ses tableaux, parfois, des figures étranges, qui ressemblent à des lettres. Il s'invente de nouveaux noms. L'importance de la signature, de la date, font partie de l'œuvre ; est-ce Chaussac lui-même, une main protectrice au-dessus d'une petite silhouette : Annie, sa fille ? (ill. de droite)



1950-1960

Reflet de l'époque, vers 1950, il a la tentation de l'abstraction. En 1951 paraît, hautement parrainé, *Hippobosque au bocage* : recueil de lettres, poèmes, contes de Gaston Chaussac, rassemblés par Jean Dubuffet. L'ouvrage est publié par Gallimard,

sous la direction de Jean Paulhan. Chaussac se donne parfois des surnoms : "Hippobosque" est celui de la mouche parasite du cheval.



Ces années 1950 sont de grandes années de création. Est-ce pour se défendre ? Il représente souvent des serpents. Ses couleurs, violentes, sont variées par des effets d'or, d'argent. Il s'essaie avec maîtrise aux papiers collés. Avec les pastels subtilisés aux fournitures scolaires de Camille, il obtient des effets d'aplats colorés cernés de noir. Les matériaux, récupérés, sont réinventés. On retrouve la maîtrise de composition de cette période.



On commence à dire que les tableaux de Chaissac sont recherchés Outre-Atlantique. L'avant-garde intellectuelle veut l'approcher. Le photographe Robert Doisneau arrive à Sainte-Florence-de-l'Oie, fait sentir à la fois l'originalité de l'œuvre, et la fragilité de l'homme. Chaissac peint des pierres, des ardoises, des objets hors d'usage découverts avec délice à la décharge publique. Ils prennent une nouvelle vie, deviennent visage, masque, au regard inoubliable.

Anatole Jakovsky écrit *Chaissac, l'homme-orchestre*, paru aux Presses Littéraires de France. A Sainte-Florence-de-l'Oie, un amateur convaincu prête sa maison neuve à Chaissac pour la décorer à son gré : deux portes de placard et la cage d'escalier sont ornées « de dessins à faire pâlir Picasso », commente *Ouest-France*.



Besoin de reconnaissance locale, peut-être d'effacer les quolibets, les cailloux jetés par les enfants, Chaissac, l'été 1954, organise sa propre exposition dans une salle de classe inutilisée. Des peintures aux murs, des objets réinventés posés sur les tables, des dessins et des gouaches accrochés sur des cordes avec des épingles à linge, une poésie écrite à la craie au tableau, tout cela laisse rêveur. Le journaliste mentionnera une « exposition supercocasse ». Alerté, le Musée des Beaux-Arts de Nantes achètera deux gouaches.

Chaissac continue d'écrire dans *La Nouvelle Revue Française*. Michel Ragon, dans son ouvrage *L'Aventure de l'art*, le présente comme un « Primitif contemporain ». Art brut ? Peintre primitif ? Art naïf pour Jakovsky ? Chaissac est inclassable, unique. Le photographe Gilles Ehrmann arrive à son tour à Sainte-Florence-de-l'Oie, saisit le profil perdu à la fenêtre entourée de « masques », nous offre Chaissac assis devant sa porte, fondu dans ses œuvres, le visage caché par un « masque ».

Un court séjour à Vence, invité par Jean Dubuffet. Chaissac poursuit ses papiers collés, déborde d'imagination pour donner un visage aux objets déchus, et crée aussi des « peintures géométriques » aux énigmatiques plages silencieuses. Chaissac écoute la nature : « C'est enfin l'été, et je viens de récolter le tilleul, de tuer mon 1er doryphore de l'année, et de trouver le 1ères girolles... » (Lettre à Jean Dubuffet. Juin 1955)

Les années 1957-1960 sont marquées par les expositions - Vence, Nantes, Bruxelles pour l' « Art graphique naïf » -, la suite des « Chroniques de l'Oie » régulièrement publiées dans *La Nouvelle Revue Française*. *Les Cahiers de la quinzaine* évoquent « ses doigts de magicien », qui font naître « des visages hirsutes, des faces solaires et hilarantes... Chaissac voit le monde à travers ses yeux d'enfant doux et un peu maladif... ». Chaissac entreprend de grandes compositions abstraites à l'huile ou à la gouache, sur carton, sur papier kraft, laissant paraître un vide infini.



1960-1964

Au printemps 1960, apparaissent les premiers totems, ces rebuts de charpente, longues planches irrégulières, disposées verticalement, métamorphosées en créatures rieuses.



En 1966, Chaissac entre au MASC avec ce totem (ill. de gauche) venant interpellier les visiteurs. En 1961, un totem double-face part rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris, inaugurer la Galerie Iris Clert. La galeriste viendra à Sainte-Florence-de-l'Oie, juste avant une équipe de télévision à l'occasion de la fermeture de l'école.

Vix

La famille Chaissac repart. Camille est nommée près de Vix. Pour Gaston Chaissac, des expositions, à Paris, chez Iris Clert, à Milan, à Nantes, en galeries, puis un hommage au Musée des Beaux-Arts. Nouvelle création : avec un stock de papier peint, des totems et de grands collages, avec l'impression obsédante de visages apparus derrière la fausse brique (ill. ci-dessous).

1962. Chaissac publie « Ode au Saint Frusquin raté », peint un vitrail pour l'église de Vix, expose à Milan...

1963. Chaissac expose à nouveau chez Iris Clert ainsi qu'à Milan, à Nantes...

1964. En mai-juin, exposition à New-York, participation à la manifestation « Peintres naïfs » au Maroc, Tanger, Rabat, Marrakech, Casablanca ; l'été à Venise, avec Iris Clert, ainsi qu'au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne... Le tourbillon de la vie. Tout s'arrête le 7 novembre 1964 à l'ancien Hôpital de La Roche-sur-Yon, aujourd'hui, Hôtel du Département.



Marielle Ernould-Gandouet

Vice-Présidente des Amis du MASC

Avec ses remerciements à Gaëlle Rageot-Deshayes et son équipe, pour la documentation rassemblée au long des 368 pages du catalogue de l'exposition « Gaston Chaissac, Chroniques ».

Crédits photographiques : Hugo Maertens et Philippe Rocher